

**Ida SIMON-BAROUH et Yi TAN KIM PHO : Le Cambodge des
Khmers Rouges. Chronique de la vie quotidienne, Paris,
L'Harmattan, 1990, 317 p.**

Louis-Jacques Dorais

Folies / espaces de sens

Volume 17, numéro 1-2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015266ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015266ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1993). Compte rendu de [Ida SIMON-BAROUH et Yi TAN KIM PHO :
Le Cambodge des Khmers Rouges. Chronique de la vie quotidienne, Paris,
L'Harmattan, 1990, 317 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 17(1-2), 276–277.
<https://doi.org/10.7202/015266ar>

dans la culture du riz et maintiennent depuis un siècle ou plus un système économique fondé d'une part sur une combinaison riz-manioc-sagou, d'autre part sur la collecte commerciale » (p. 260). Sellato propose d'expliquer cette sédition par un attachement à l'individualisme et à la liberté de mouvement, qui seraient des caractéristiques essentielles des ethnies Punan (p. 225). Cette résistance donnerait naissance à des économies mixtes stables, plus sécuritaires que les monocultures, où la pratique ancestrale de l'autarcie alimentaire et de la collecte, devenue commerciale, se poserait en contrepoids durable, et en garde-fou, au passage complet à la riziculture (p. 225 et sq.). Sur les changements ethniques en cours dans ce processus, il propose de voir une opposition entre « culture interne » et « culture externe », « qui se traduit par le fait que les Punan se définissent par contraste avec les agriculteurs, forme le cœur du sentiment de "punanité" des nomades » (p. 252). De façon moins convaincante cependant, il pose comme les deux termes d'une opposition l'égalitarisme associé au nomadisme, et la stratification associée aux sociétés fixées. Sa présentation des sociétés Punan comme fondamentalement égalitaires n'écarte pas tous les doutes qu'on pourrait entretenir sur la réalité d'un tel état de choses.

Concernant la présentation physique du volume, la cartographie est abondante et originale, quoique manquant un peu de définition, surtout dans les échelles inférieures. Les quelques photographies monochromes, par l'auteur, sont intéressantes et instructives. Par ailleurs, on ne peut manquer de déplorer deux lacunes qui relèvent d'abord de l'éditeur : l'absence d'index, et une mise en pages ainsi qu'une édition médiocres des références bibliographiques.

Bref, ce volume est une contribution ethnographique remarquable, sobre, qui deviendra vraisemblablement une référence nécessaire et une mine de renseignements inestimables pour qui s'intéresse aux sociétés nomades de Bornéo. Il peut également être lu comme une introduction sérieuse et complète à ces sociétés. Il alimente utilement la réflexion générale sur les processus de sédentarisation des populations montagnardes et leurs réponses adaptatives.

Jean Michaud
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Ida SIMON-BAROUH et YI TAN KIM PHO : *Le Cambodge des Khmers Rouges. Chronique de la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan, 1990, 317 p.

Depuis 1980, de nombreux ouvrages, qu'il s'agisse de témoignages vécus ou de récits émanant de tierces personnes, ont décrit les atrocités commises envers le peuple cambodgien par les Khmers Rouges, ces révolutionnaires totalitaires qui ont contrôlé l'ensemble du Cambodge de 1975 à 1979. Faut-il rappeler que le dessein khmer rouge était de mettre toute la population au seul service d'un idéal utopique : redonner au pays la gloire et la puissance qui étaient siennes à l'époque de l'empire d'Angkor, aux 12^e et 13^e siècles. Pour ce faire, hommes, femmes et enfants étaient forcés de travailler, sous la direction de l'Angkar (la force collective et anonyme qui contrôlait le pays), à la construction de digues et de canaux d'irrigation, dans des conditions très difficiles : longues heures de labeur ; alimentation réduite au strict minimum ; liquidation immédiate, ou presque, des bouches inutiles : malades, personnes refusant d'obéir aux ordres, citadins incapables de s'adapter aux nouvelles normes de travail.

Le livre de Simon-Barouh et Yi Tan Kim Pho se distingue des autres en ce qu'il est le fruit de la collaboration entre une anthropologue française, spécialiste de l'insertion des réfugiés d'Asie du Sud-Est, et une Cambodgienne installée en France, sage-femme à Phnom Penh, la capitale du Cambodge, avant 1975, puis enrôlée de force avec sa famille dans les chantiers khmers rouges, jusqu'à sa fuite du pays en 1979.

L'ouvrage se présente comme une chronique — écrite à la première personne — de la vie quotidienne de Yi Tan Kim Pho et de ses proches sous les Khmers Rouges : exode forcé hors de la ville dès le 17 avril 1975 (le jour où les révolutionnaires entrent à Phnom Penh) : séjours (s'étendant sur plus de trois ans) dans différents villages collectifs ; fuite devant l'armée vietnamienne qui envahit le Cambodge (fin 1978, début 1979), puis installation dans une zone rurale, sous l'égide du gouvernement provietnamien qui a remplacé l'Angkar ; fuite à nouveau (à cause de l'insécurité et de la désorganisation ambiantes) vers les camps de réfugiés de la frontière thaïlandaise ; vie dans les camps et départ pour la France.

Le récit est sobre, pondéré et sans passion. Pas de condamnation sans appel des Khmers Rouges, considérés par d'autres auteurs comme des brutes sanguinaires. Yi Tan Kim Pho distingue entre les « bons » Khmers Rouges — ceux qui font preuve d'une certaine compréhension à l'égard des difficultés du « nouveau peuple » (les gens de la ville forcés de s'installer en zones rurales) — et les « mauvais », qui se montrent tyranniques et cruels. Elle laisse aussi entendre que la sévérité du régime a pu varier beaucoup d'une région du Cambodge à l'autre.

La sobriété même des détails contribue à mieux nous faire comprendre que la vie sous les Khmers Rouges, si elle n'était peut-être pas toujours un film d'horreur brutale, se caractérisait par un processus permanent de désocialisation et de déshumanisation du « nouveau peuple ». Yi Tan Kim Pho rapporte de façon apparemment détachée des scènes de souffrance, de torture et de décès (elle a elle-même perdu dix membres de sa famille entre 1975 et 1979) bien caractéristiques de ce qu'ont vécu la majorité des Cambodgiens à cette époque.

L'ouvrage informe sur des points peu ou pas traités par les autres auteurs ayant écrit sur cette période. Il montre par exemple qu'à côté du « nouveau peuple », il existait un « peuple ancien » (les Cambodgiens ayant vécu dans les zones rurales libérées par les Khmers Rouges avant 1975) jouissant d'un niveau de vie supérieur à celui des ex-citadins, ne manquant pas de nourriture et portant des vêtements convenables. Les relations entre les deux groupes mêlaient méfiance et évitement à une certaine collaboration (échange de bijoux et de médicaments, que les citadins conservaient sur eux en cachette, contre du riz et des légumes). Il existe ainsi tout un pan de l'épisode khmer rouge — les gens dans les zones libérées ayant accepté plus ou moins volontairement de se soumettre à l'Angkar — qui vaudrait un jour le peine d'être conté. L'ouvrage donne aussi des détails intéressants sur la réorganisation du pays, dans les zones rurales en particulier, après l'invasion vietnamienne et la chute du régime khmer rouge.

Le récit de Yi Tan Kim Pho est accompagné de cartes, de croquis des villages où elle a vécu et d'une charte généalogique de sa famille étendue. Il est précédé d'une courte introduction sur le contexte politique cambodgien, et suivi par un vocabulaire ethnographique de plus de quarante pages définissant et décrivant plusieurs éléments de la culture khmère. Le tout est complété par une bibliographie sur l'ethnographie du Cambodge. L'ouvrage constitue donc un texte de référence fort complet sur le vécu d'une partie du peuple cambodgien lors d'une période particulièrement troublée de son histoire.

*Louis-Jacques Dorais
Département d'anthropologie
Université Laval*
